

SÉMINAIRE 2020-2021.

FIG. (FIGURE, IMAGE, GRAMMAIRE)

XLIV. MÉRIMNIE & SYNÉIDÈSIS

*Vi arriva il poeta
e poi torna alla luce con i suoi canti
e li disperde*

*Di questa poesia
mi resta
quel nulla
d'inesauribile segreto.*

Giuseppe Ungaretti, *Il porto sepolto*, 1916

Séminaire XLIV

Mérimnie & synéidèsis

Nous avons proposé de définir la *synéidèsis* de la manière suivante : ***elle est ce regard liée à un dévoilement de la latence, lié à une observation en continu de l'état restant du monde et des conditions des êtres, lié au dépassement de l'hyperarchie, lié au désintéressement, lié à l'interprétation contemporaine de l'agir et à l'interprétation de la saisie et enfin lié à l'interprétation de nos modes de vivabilités.*** Ce qui signifie alors que l'image synéidétique est une image qui contient de différentes manières une latence, autant qu'un mode d'observation, autant qu'une déconstruction

de tout principe, de tout intérêt, de tout agir, de toute saisie, autant qu'une manière d'interpréter nos modalités d'existence. Ce qui signifie encore que tout processus asynédétique autrement dit la construction idéologique de nos modes de représentation en est strictement l'inverse. En ce sens la réclamation d'un monde asynédétique (en somme depuis la pensée paulinienne) est un monde qui refuse toute latence, autant que tout mode d'observation en affirmant la nécessité des principes, de l'intérêt, de la finalisation de l'agir et de la saisie sans se préoccuper d'une interprétation phénoménologique de nos modes d'existence et de représentation. Il s'agit de s'en préoccuper à partir d'une interprétation métaphysique : ce qui justifie* encore la nécessité d'une fin de la métaphysique.

Revenons une fois encore sur le détail de cette proposition de définition. L'image synédétique est latente en ce qu'elle suppose un «dépôt», de sorte que l'image en devenant fonds puisse laisser advenir le temps nécessaire à l'interprétation de la saisie, à l'interprétation de tout choc qu'elle est sensée produire et à l'interprétation de son adresse. C'est parce que l'image s'approche du *fonds* et non du *fond* qu'elle est latente. C'est donc parce qu'elle opère une sorte de dépôt, qu'elle se suspend, qu'elle ouvre une temporisation ** nécessaire pour supporter le choc que chaque image produit et pour préparer la possibilité de son adresse. Si l'image n'a pas la possibilité de la latence, alors cela supposerait soit que la saisie n'est pas justifiée, soit qu'elle est motivée par un intérêt trop puissant ***.

Si l'image synédétique est un mode d'observation, il faut être en mesure de la penser comme un objet

*** C. Heilmann : Trop immédiat ? Qui dépasse celui qui saisit ? trop puissant car faire pour une forme de gain ?

F. Vallos : Oui c'est cela.

La volonté de puissance si elle est excessive, ouvre alors à une crise s: trop de saisies ou trop de

prélèvements, trop de destructions et trop de capitalisations.

F. Barreau : C'est donc un intérêt extérieur à l'image, si je comprends bien ?

F. Vallos : Bien sûr. Et tout qui l'excède et qui l'instrumentalise.

* C. Heilmann : Je ne comprends pas le lien : si on s'en préoccupe «à partir d'une interprétation métaphysique», si on part de la métaphysique pour appréhender la *synédesis*, pourquoi tuer la métaphysique ?

J. George : Car la métaphysique en posant la question de l'être (ontologiquement) mais pas de l'étant (enfin du présent, du phénomène) bloque toute possibilité d'une pensée synédésique ?

F. Vallos : Toujours le même problème. Il faut penser l'achèvement d'un mode particulier de la métaphysique (ontologique) pour continuer de penser avec une autre métaphysique. Il ne s'agit pas de penser depuis l'ontologie mais depuis la présence et l'agir.

** J. George : Cela m'évoque le postulat de Mondzain dans *L'image peut-elle tuer ?* : l'image n'est pas violente en soit donc c'est absurde de la censurer ce qui est violent c'est l'abolition de la distance critique entre/ avec les images. Distance critique physique mais aussi temporelle temps de digestion de l'image médiatique par exemple.

F. Vallos : L'image n'est jamais violente *en soi*. C'est une partie de la teneur de l'image qui peut l'être : que ce soit vrai ou que ce

soit de la fiction. Et la nuance est très importante. Ce qui est violence c'est la proximité avec le choc de l'image et ce qu'il produit comme résonance depuis nos modes d'existence. Ce qui est violence est l'absence de cette «temporisation», de cette latence. Les Grecs, et surtout Aristote, appelaient cela, *catharsis* (au sens de ce qui soulage après un choc). Juste assez de temps pour faire face à ce choc conduit par l'image et pour tenir avec la douleur insistante de l'écharde.

* F. Canova : Cela voudrait dire qu'on peut traiter cet « objet » sur un niveau totalement abstrait et détaché du plan pratique?

F. Vallos : Non c'est pas tant cela. La théorie n'est pas extraite du plan matériel puisqu'elle est liée à la vision. Un objet théorique est ce qui se donne à voir et à observer, tant sur le plan abstrait, conceptuel, matériel, plastique. Il faut dépasser cette séparation qui est induite par la pensée logique mais pas par la pensée théorique.

F. Canova : Merci pour ta réponse. Par rapport à cela je pensai aussi au travail de Guido Calogero sur la structure de la pensée archaïque : dans un livre il soutient que les Grecs anciens avaient une vision du monde comme « spectacle » (θέα, *théa*) et que pour eux seulement ce qui est visible existe vraiment. Donc oui, on ne peut pas séparer la théorie du plan matériel.

F. Vallos : Absolument. Je suis en partie la théorie de Guido Calogero. En revanche je n'aime pas la traduction ou la pensée de la racine grecque *thea* par celle latine de *spec-*. C'est une sorte de spectacle.

Mais pas comme nous l'entendons. Ce n'est pas un spectacle comme médiation mais comme immédiateté. Ce qui est advient (*phainomenon*) est dévoilé (*aletheia*) donc présence. C'est l'expérience de cette présentification qui est importante. Et c'est une image, très puissante. Nous ne sommes aujourd'hui que dans une médiation de tout. Toute la nuance est ici. Merci Francesco pour ce commentaire qui éclaire encore un peu plus notre propos. La théorie est une sorte non pas de *spectacle*, mais de *fête*, d'espace commun du sensible.

F. Canova : C'est très beau penser l'espace de la théorie comme une sorte de *fête*, un *banquet* (j'exagère peut-être), parce que *a contrario* du *spectacle* cela nous renvoie à quelque chose de moins passif et de plus participatif.

F. Vallos : C'était le sujet de ma thèse. Ce qui est étonnant c'est que le terme grec *théoria* dit à la fois la *théorie* et la *fête*, parce que dans l'un et l'autre cas pour les Grecs nous ne sommes pas contraints au travail : nous pouvons dès lors observer le monde. C'est en cela qu'il y a quelque chose de « spectaculaire » au sens d'un *thauma* : nous faisons face au monde et à la présence. <https://devenirdimanche.files.wordpress.com/2019/02/thecc8ose-copie400.pdf>

*théorique**, voire, *théorétique*. Qu'est-ce que cela signifie? Si elle est un objet théorique, cela signifie qu'elle est liée à la vision (*théa*) et à ses processus d'observation. En ce sens l'image synéidétique conduit à l'épreuve d'un théorème, c'est-à-dire à la restitution à la fois de ce qui a été saisi, mais aussi de la nécessité de la saisie. Si le théorème est le résultat au sens d'un énoncé issu de l'observation, il est double : il est la fois pensé depuis la saisie (ce qu'elle contient) et depuis sa nécessité (ce qu'elle a arraché). Si elle est un objet théorétique cela signifie alors qu'elle vise à la connaissance : comme nécessité de la saisie et comme possibilité de devenir *fonds*. L'image contiendrait alors (soit dans sa teneur, soit dans sa forme, soit dans son choc) quelque chose pouvant se saisir comme connaissance. Ce que nous nommons de manière générale, théorie ou encore *théorie de l'image*. C'est parce que l'image est théorique que nous pouvons aisément proposer une théorie de l'image qui peut se comprendre comme l'interprétation critique de la teneur théorétique de l'image (ce qu'elle initie comme connaissance, c'est-à-dire comme modes d'interprétation du vivant). Mais il y a plus : si l'image synéidétique est un objet théorétique, cela signifierait encore qu'elle assume une théorie de la connaissance qui n'a pas recours à l'ontologie** (que nous nommons en ce cas la théorétique). Qu'est-ce que cela signifie? Il faut comprendre l'ontologie comme un processus qui permet de fonder*** (pour cela lire le texte de M. Heidegger *La fin de la philosophie*, 1964 in *Questions III & IV*, p. 282; voir aussi le séminaire XXXIV sur l'ontologie du 13 nov. 2019), c'est-à-dire qui permet de produire incessamment des

** M. Leith-Mourier : Une « théorie de la connaissance qui n'a pas recours à l'ontologie », cela signifierait une théorie de la connaissance inséparable de l'observation directe et de l'expérience? en somme, on pourrait presque dire une « théorie pratique »? (ce qui est presque un oxymore j'avoue, mais j'aime bien cette idée.)

F. Vallos : Oui inséparable de la présence et donc de l'instabilité. On pourrait dire une *théorie pratique*. Et cela n'a rien d'un oxymore. Bien au contraire. Et c'est le sens de la théorie depuis toujours : elle relève ce que nous observons devant ce qui est présent. La théorie se donne toujours à voir.

M. Leith-Mourier : C'est vrai, j'ai dit oxymore car on a tendance à opposer théorie et pratique, comme si c'était deux approches totalement séparées mais je suis d'accord avec toi, l'observation suppose une présence à l'objet et donc une expérience de cet objet.

F. Vallos : Je sais. Je suis épuisé de cette tradition idiote et infondée qui oppose théorie et pratique. C'est idiot et idéologique. C'est impossible de faire l'un sans l'autre. La *théoria* et la *praxis* s'intéressent à la même chose, l'agir de l'être (donc son essence) et le font en même temps. Il ne peut y avoir de séparation. Cette relation est essentielle. La *théoria* et la *praxis* regardent dans la même direction (vers l'agir) en vue d'une même interrogation (la vivabilité).

*** Pour cela lire le texte de M. Heidegger *La fin de la philosophie*, 1964 in *Questions III & IV*, p. 282; voir aussi le séminaire XXXIV sur l'ontologie du 13 nov. 2019 : <http://laboratoirefig.fr/wp-content/uploads/2019/11/S%C2%Bo34se%CC%81minaire.pdf>

principes : *arkhè* en grec, *Grund* en allemand et *fond* en français (et non *Bestand* ou *fonds*). Or ce processus de fondation, ce processus archétypale, s'opère de quatre manières : 1. déterminer la cause ontologique, 2. affirmer la transcendance des objets, 3. affirmer l'absolu et l'histoire et 4. affirmer la volonté de puissance (les valeurs). Cela signifie alors que la connaissance théorétique s'opposerait à cette connaissance ontologique parce qu'elle ne réclame ni l'interprétation des causes ni celle de la transcendance, qu'elle ne réclame ni absolu ni histoire ni puissance ni valeur. Cela signifie enfin que l'image dite synéidétique, si elle est théorétique, n'est pas fondée sur la causation ni sur la transcendance (elle n'est donc pas métaphysique), qu'elle n'appelle pas à devenir absolue (elle n'ouvre pas à la vérité) ni à devenir histoire (elles n'est donc pas idéologique), ni à devenir volonté de puissance (mais interprétation de la saisie), ni moins encore à devenir valeur (c'est-à-dire représentation du principe, représentation de *l'arkhè*). En somme l'image synéidétique ne cherche pas à se fonder (au contraire de l'image asynéidétique), mais elle recherche soit à se mettre en latence, soit à implorer dans le choc*. L'image synéidétique est donc sans fondation**.

Il nous reste encore à comprendre la formule « autant qu'une déconstruction de tout principe, de tout intérêt, de tout agir, de toute saisie, autant qu'une manière d'interpréter nos modalités d'existence ». L'interprétation de la déconstruction de tout principe (*arkhè*) est alors très simple, si l'on suit ce qui vient d'être dit : puisque l'image synéidétique est sans fondation, elle ne cherche aucunement à

* C. Heilmann : Est ce que cela pourrait vouloir dire qu'elle est présente en second voire troisième plan d'une œuvre par exemple ? Elle apparaîtrait lors d'une seconde confrontation, ou d'une troisième lecture. Elle serait « contenue » par l'œuvre mais indirectement accessible ?

F. Vallos : Oui bien sûr. L'image synéidétique peut apparaître sur d'autres plans de l'œuvre. Elle appartient à la lecture et l'épreuve sensible de l'œuvre. Il y a deux séminaires je listais quelques unes de ce que je pourrais appeler images synéidétiques : et je listais par exemplaire le monologue d'Eurydice dans l'opéra de Monteverdi, la pan de mur jaune chez Proust, les nénuphars chez Proust, la bave des escargots chez Simon, l'asperges chez Monet, etc.

C. Heilmann : Alors, là où cela me pose question, c'est que pour « débloquent » cette image synéidétique, il faut des référents.

F. Vallos : Il faut une construction collective. Et plus que des référents, il faut un partage des connaissances. Ce que j'explique plus haut. C'est le travail de la théorie et de la pensée.

J. George : Donc impossible de penser que l'image synéidétique puisse par exemple devenir morale ? Genre « regardez ce que vous avez fait au monde espèce de pollueurs ? » Supposer un état de nature préservée comme loi morale, de la démagogie politique par exemple ?

F. Vallos : Non ! Dans ce cas elle deviendrait un processus idéologique fondé sur l'intérêt. Elle peut être éthique, mais pas morale. Elle indique ce qui nous est nécessaire pour penser l'état restant du monde.

J. George : Éthique oui ok je vois mais on est d'accord que cela pourrait être l'écueil d'une simili-pensée synéidétique ?

Mais dès lors qu'elle deviendrait morale elle ne serait plus synéidétique. Je pense à la polémique provoquée par le maire écologiste de Bordeaux qui refusait le sapin de Noël parce que c'était un arbre mort par exemple. Désolée c'est hyper prosaïque.

F. Vallos : Oui je suis d'accord. L'usage contemporain de transformer toute éthique en morale et donc en principe. C'est précisément la misère de notre pensée contemporaine qui confond les deux. Or tout devient un principe archétypale, pensé depuis ce qu'il y a de singulier. Donc nous ne sommes pas en mesure de penser la teneur de ce que ce que nous imageons. En ce sens le refus de l'arbre de Noël est stupide, parce qu'il touche un symbole et non une réalité synéidétique. C'est donc une proposition creuse et idéologique.

C. Heilmann : Dans ce cas, ce qu'il est judicieux de proposer c'est quoi ? Une réflexion commune, un débat public autour de la nécessité de conserver un symbole et une culture du sapin, plutôt que de trancher en optant pour une nouvelle morale ?

F. Vallos : Bonne question. Je n'en ai pas la moindre idée. Pour ma part, j'opterai pour la suppression des symboles...

* in *Critique de la faculté de juger*, §46. Voir aussi l'auto-affection derridienne in *La vérité en peinture*, Flammarion, 1978, p. 55 et 146.

** J. George : Et politique ? Hum... non peut-être juste démagogique ou idéologique.
F. Vallos : Merci Juliette d'avoir remarqué que je n'ai pas mis « politique ». Parce que je crois sincèrement à l'existence politique et à sa construction.

** C. Heilmann : Doux Jésus ! que reste t-il ? La pensée.

F. Vallos : Non il reste à déterminer une position éthique.

C Heilmann : Alors, le processus artistique et la monstration de celui-ci ?

F. Vallos : Absolument !

**** J. Fréchuret : Je ne comprends pas bien si l'image synéidétique doit indiquer l'ouverture vers une déconstruction du monde ?

F. Vallos : Elle doit indiquer une ouverture vers la déconstruction de ce que nous avons fait du monde. Et dès lors nous permettre de penser notre agir.

montrer ni indiquer les principes, mais au contraire à les ouvrir à la déconstruction. Il s'agit de la même chose pour ce qui est de l'intérêt, de la saisie, de l'agir et des modes d'existence.

La déconstruction de l'intérêt (il faut bien sûr réfléchir à partir de l'indication de l'*uninteressirten Wohlgefallen* * de Kant (in *Critique de la faculté de juger*, §46) et de l'auto-affection derridienne (in *La vérité en peinture*, Flammarion, 1978, p. 55 et 146). Ce qui est déconstruit par la pensée synéidétique est la visée d'intérêt dans la saisie en vue de satisfaire tout processus économique (marchandisation, transfert, plus-value, gestion, comptabilité), capitaliste (accumulation, privatisation, capitalisation), spéculatif (génération de profit, calcul d'intérêt, marché de l'art, transfert de valeurs), ontologique (fondation, principe, origine et originalité), évaluatif (valeurs, jugements) et logique ** (structuration et vérité).***

La déconstruction de l'agir est une vaste problématique dont nous parlons depuis le début de ce séminaire. Il est la phase centrale du tournant de la métaphysique. Pour désigner en quelques mots ce tournant il s'agit de comprendre que nous nous sommes intéressés à penser exclusivement l'être et non l'agir. La déconstruction de celui-ci consiste donc à déconstruire ce qui a été imposé comme agir d'une pensée de l'être et donc de l'ontologie. En ce sens nous n'avons, selon les mots de Heidegger, jamais suffisamment penser l'essence de l'agir. C'est cela que l'image synéidétique devrait être en mesure de montrer ou d'indiquer : l'interprétation d'une ouverture vers une opérativité****. À la fois depuis la représentation***** et depuis l'œuvre.

***** C. Heilmann : C'est-à-dire ?

F. Vallos : Comment penser et interpréter notre agir ? À la fois à partir de ce que nous représentons et de ce que nous produisons.

Or toute représentation est une production. Il nous faut penser en vue de l'interprétation de la production. Du *producere* latin disait Heidegger dans la *Lettre sur l'humanisme*.

C. Heilmann : Par représentation tu entends un contexte dans lequel nous sommes, un *âître* au sens élargi ?

F. Vallos : J'entends : faire image de ce qui a été devant soi.

C. Heilmann : alors représentation et production sont la même chose, non ? Les deux impliquent un agir, qu'il soit conscience, parole, prise de vue, captation, écrit, action quelconque.

F. Vallos : Je suis d'accord, chère Constance.

C. Heilmann : Merci pour ces réponses et propositions Fabien !

* **F. Canova** : Question stupide: qu'est-ce que cela veut dire « être » ? Je trouve pas la bonne définition sur internet!
F. Vallos : La question n'est pas stupide. *Être* signifie l'espace laissé libre. Il provient du latin *atrium* et du grec *atrios* (qui signifie l'espace devenu ouvert au moment de l'aurore). *Être* désigne donc une *espace* ouverte laissée libre pour que l'être soit. Il s'apparente à ce que les Grecs appelaient *khôra*. En français il désigne l'espace laissé libre devant un bâtiment (une église) : <https://www.cnrtl.fr/definition/a%C3%AEtre>

** **C. Heilmann** : Voire annulé ?
F. Vallos : Absolument : annulé et ou détruit.

*** **M. Leith-Mourier** : Cela me fait penser à ce que Merleau-Ponty dit de la science, à savoir « la science manipule les choses et renonce à les habiter » on pourrait aussi donner la parole au monde plutôt que de chercher à le définir et par la même à le contrôler en le soumettant à des dispositifs de compréhension pré-établis, des algorithmes, des théorèmes, qui finalement figent le vivant, la latence, l'ouverture que peut nous proposer la vision du réel.
F. Vallos : Je suis assez d'accord. À condition de ne pas confondre *algorithme* et *théorèmes*. Quoiqu'il en soit nous multiplions les modes d'assujettissement du vivant pour mieux le contrôler plutôt que de penser un vivre avec.

La déconstruction de la saisie est l'autre problématique sur laquelle nous travaillons depuis l'an dernier. Il s'agit de comprendre que la saisie est l'essence de l'être autant que de comprendre que l'être est l'essence de l'agir. Mais si la saisie a réduit, détruit ou détérioré l'être * alors nous ne sommes plus ouverts à la possibilité d'un agir. Là encore c'est le sens de cette conscience comme *synéidèsis*. Et par conséquent l'interprétation de nos modes d'existence : si l'être est détérioré, alors l'agir est réduit ou contraint **; si l'agir est détérioré alors c'est au tour de l'être d'être réduit ou contraint. Dans ce cas son essence, la saisie, est sans relation avec l'existence. Dans ce cas alors les modes d'existences sont détériorés, contraints, contrôlés ***.

Reste alors à penser plus profondément ce qu'est *l'amérimnie*. Si la *synéidèsis* est un moyen de faire *sun-éidèsin*, de faire *avec-conscience*, la *mérimnie* est un moyen d'avoir *merimna*, d'avoir *soin*. Dans les deux cas les termes sont rendus négatifs *mèden synéidèsin* et *a-merimna*. C'est donc la *merimna*, le soin qui nous intéresse ****. Dans l'un et l'autre cas de la pensée paulinienne, la proposition de la pensée chrétienne consiste simplement à déléguer la conscience et le soin de ce qui reste à autre que soi-même *****. Cette délégation est pensée comme la garantie nécessaire du bonheur. La tradition de la pensée métaphysique chrétienne et occidentale consiste à indiquer que nous ne serons heureux qu'à la condition de déléguer l'image de ce qui reste du monde, de sorte de n'en avoir ni conscience ni soin, présupposant que quelqu'un d'autre ou quelque chose d'autre s'en occupe *****. Or rien ne s'en occupe et tout à

**** **F. Canova** : Cet « avoir soin » c'est à interpréter dans le sens heideggerien du *Besorgen* ?
F. Vallos : Oui il est à penser depuis ce que Heidegger appelle *die Sorge*, le soin et le souci comme caractère fondamental et existentielle de l'être. Il y a *Angst*, l'angoisse de l'étrécissement (liée bien sûr aux lectures que nous avons faite du *thauma*) puis vient *Sorge*, le soin. Revoir aussi à ce propos la lecture que nous avons faite du poème de Hölderlin, *Dichterberuf*.

***** **J. George** : Si elle ne l'a pas fait avec le monde, en revanche la pensée chrétienne délègue aux sujets une part du soin apporté à autrui... charité... aime ton prochain...
J. Fréchuret : Parfois je trouve la pensée chrétienne un peu hypocrite
F. Vallos : Attention, cette vision est tardive. Dans un premier temps tout est délégué à l'économie chrétienne qui en contrepartie accorde une *apocatastase* (rachat total). Puis une fois institutionnalisé et ce rachat supprimé, alors il faut trouver les moyens d'une entraide : la charité, jusqu'à la forme du *socialisme* chez les protestants.

***** **T. Malirat** : Cela s'est bien perpétué... Chasser Dieu, il reviendra par la fenêtre. Je crois que Mallarmé avait déjà un peu crainte de cela, du remplacement de cette délégation à une autre entité après « la mort de Dieu ». En l'occurrence la technique, l'argent en premiers. Je crois

que Mallarmé a écrit un texte dont le titre est *L'Or* où il est justement question de cela. Je ne le retrouve pas.

F. Vallos : Toute la modernité a tenté de penser ce qu'il adviendra après la « mort » de dieu. Ou plus précisément après sa mort philosophique ! C'est-à-dire dès lors que nous n'avons plus besoin de dieu pour penser. Le problème de Mallarmé, c'est le remplacement de dieu, par l'art (voir *La Messe* et surtout *Quant au libre*). L'art devient alors un opérateur métaphysique de transfiguration, même si le sens des objets du monde est vide (voire les « bibelots d'inanité sonore »).

**** M. Leith-Mourier :** Très dangereux d'accepter cette position d'enfant car effectivement si nous nous refusons à faire cet effort d'assumer nos responsabilités, alors notre pouvoir et donc notre liberté est déléguée à ceux qui contrôlent nos façons de regarder le monde, qui se trouvent enrichis du pouvoir qu'on leur a laissé. (on peut se pencher sur le texte *Qu'est ce que les lumières?* de Kant qui traite de la position de l'adulte resté mineur, qui a délégué sa capacité d'entendement pour adopter une vision imposée)

F. Vallos : Le danger majeur est la délégation, puis sa phase ultime le contrôle. La période particulière que nous vivons en est, à mon sens, une illustration à échelle 1. Nous sommes passés à cette phase où, après avoir tout délégué (notre rapport au monde et notre rapport à la connaissance) nous devenons des objets du contrôle. En permanence.

F. Canova : Dans un moment où on assiste à une inexorable transformation de la politique dans une *biopolitique* fondée sur la reproduction permanente d'un *état d'exception*, je me demande si l'espace synédétique pourrait devenir un espace politique qui se soustrait à la société du contrôle.

F. Vallos : S'en soustraire je ne sais pas et je ne crois pas. En tout cas il est un mode de résistance, parce qu'il ne cesse d'interpréter.

T. Malirat : Ce qui me frappe le plus dans ce moment, c'est la confusion sémantique qui est opérée quasi constamment par le pouvoir entre *soigner* et *contrôler*. C'est une forme de terme.

F. Vallos : Je sais. La catastrophe est l'usage du soin pour justifier le contrôle. De la même manière nous sommes passés d'espaces « vidéo

surveillés » à des espaces « vidéo protégés ». La confiscation de la pensée du soin par le pouvoir est une catastrophe dont nous ne nous remettrons pas.

T. Malirat : Défaite totale. Mais peut-être que c'est le moment de s'insulariser le plus possible et de tenter de couper autant que possible individuellement avec ce qui nous lie au pouvoir, progressivement.

Mais je sous-estime sans doute à quel point le capitalisme à coloniser nos esprits, le mien le premier.

F. Vallos : Je crois à l'inverse cher Théo. Il faut cesser les « insularisations » et les archétypes. Il faut plonger dans la politique et repenser le pouvoir. Si nous le laissons alors nous succomberons.

Nous acceptons toujours un peu plus le contrôle. Au point même de se signer nos propres saufs-conduits ! Ultime misère. Nous sommes pire que le bourreau du *Château* de Kafka. Nous nous auto-tatouons de la faute. Nous nous jetons dans la jouissance du contrôle et de l'auto-contrôle, persuadés que tout cela est un soin. C'est pour cela qu'il faut en permanence dépenser et repenser la politique. Et y prendre part.

M. Leith-Mourier : C'est ça, il faut cesser de voir le capitalisme comme le monstre infatigable, le seul responsable ; car nous avons aussi appris à l'intégrer et à planter ces racines profondément en nous même, dans nos manières

*** J. George :** Je revoyais hier soir le grand film *Un jour sans fin*, dans lequel la situation infernale du personnage prend fin dès lors qu'il observe, comprend et agit, pour lui même, pour le soin de la ville, de la vie et en conscience de ses actes et volontés d'apprentissage. Je ne suis pas certaine d'une filiation du film avec une quelconque morale chrétienne ou individualiste, on est en Amérique après tout dans ce film, il y a sûrement un biais.

***** J. Fréchuret :** Les deux derniers paragraphes du texte semblent apporter une solution/une alternative pour faire face au désordre du monde ainsi qu'à l'aliénation collective. Mais est-ce que si certains images peuvent l'être, est-ce applicable dans un autre domaine que l'art ? (en politique par exemple) ou cela s'annule ?
Afficher moins
Peut-on dire « je voudrais agir de manière synédétique et mérimnique dans la vie de tout les jours ? »

F. Vallos : J'ose espérer que cela pourrait être pensable depuis ou avec la politique. Pour l'agir cela ne semble poser aucun problème : c'est-à-dire faire avec soin et conscience. Cela semble possible ! Ce qui est plus compliqué c'est le devenir commun de cela et donc le devenir politique.

contribuer à détruire notre opérativité*. Dès lors nous continuons à faire comme si on s'occupait des trous béants que nous laissons dans le monde, comme si on s'occupait de tout ce que nous abandonnons dans le monde. Comme si nous étions des enfants** et que quelqu'un, par magie ou par soin venait ranger immanquablement notre chambre du désordre que nous y avons laissé. Et cela chaque jour. Et sans même qu'à aucun moment on vienne proférer l'injonction tant redoutée d'un « range la chambre »***. Injonction bien sûr à l'impératif, parce qu'il s'agit d'un ordre et qu'il s'agit de métaphysique. Or sans conscience et sans soin, nous ne savons pas ranger. Nous ne savons pas réparer ce qui a été troué et ce qui a été abandonné. Alors dans le chaos de cette tentative de rangement, nous n'avons trouvé comme solution, qu'une volonté de puissance qui consiste à contrôler ceux à qui l'on peut demander de ranger ce que nous ne voulons ni ne savons ranger. C'est l'ouverture de la société du contrôle.

Dès lors l'image synédétique et mérimnique est cette image qui contient l'indication vers une interprétation et un soin de ce qui reste du monde pour pouvoir interpréter nos modes d'agir et nos modes d'existence. La tâche n'est pas ailleurs. Elle est celle première de l'œuvre et de ce que nous appelons art.

4 janvier 2021

de raisonner. On ne peut pas s'en couper totalement mais on peut mettre en mouvement

F. Vallos : L'écueil de notre commun c'est sa disparition. Nous ne sommes que préoccupés d'un soin pour nous-mêmes et d'une affirmation de nos singularités archétypales. Tout dès lors n'est que brutalité et contrôle. Il faut accorder du soin autrement et dépenser nos singularités et nos archétypes.

Il faut penser le mouvement vers ce qu'Agamben appelait les « communautés qui viennent ».

T. Malirat : Je suis assez pessimiste quant à nos capacités de renouveler le politique de manière frontale, c'est-à-dire de manière institutionnelle ou non (violente). Quand je parlais d'insularisation, je ne voulais pas signifier individu ou subjectivité (cf. concept de *subjectivité impersonnelle*), mais plutôt une capacité d'agglutinement, de regroupement pour tenter des modes de vie autre, insulaire. Je pensais aux expériences anarchiques comme la colonne Durrutti, ou des trucs comme cela, que le pouvoir hait parce qu'elles le nient.

F. Vallos : Je vois cher Théo. Mais je n'y crois guerre. Je suis pour le maintien d'une existence politique sans

idéologie. Avec l'affirmation de la puissance des masses, sans idéalisme non plus.

Ce n'est pas le sujet du séminaire, mais il m'intéresse d'opérer une analyse de ce que nous vivons en 2021 et ce qui a eu lieu en 1352 (peste noire et succession entre Clément VI et Innocent VI). Alors que le monde est brutalement bouleversé, le pouvoir se concentre à Avignon et l'administration ne cesse de se construire comme si rien n'avait eu lieu. C'est cette puissance et ce point de faiblesse des peuples qui m'intéressent en ce moment. Et l'image synédétique en est le symptôme.

T. Malirat : La succession de Clément VI et Innocent VI ? Quel est le point déjà ?

F. Vallos : Le pouvoir central est à Avignon durant la peste noire. Et malgré le drame humain que cela représente l'administration papale (représentée par ces deux papes) n'aura cessé de consolider la puissance du palais d'Avignon et la puissance de l'administration.

T. Malirat : Ok, je comprends le parallèle, merci, j'étais dans la biographie d'Innocent VI.

F. Vallos : C'est surtout Clément VI l'opérateur de cette puissance. Il est pape (de 1342 à 1352) durant la peste noire (1347-1352).